

[*Bulletin des Etudes Africaines (Inalco)* : IX (17/18), 1992]

LA NAISSANCE D'UNE LITTÉRATURE ÉCRITE. Le cas berbère (Kabylie)

Salem CHAKER

Les Berbères possèdent depuis l'Antiquité un système d'écriture qui leur est propre. Les témoignages épigraphiques les plus anciens semblent pouvoir être datés du VI^{ème} siècle avant J.C. (Camps 1978). Cet alphabet, dit "libyco-berbère", était en usage dans toute l'aire d'extension de la berbérophonie (ensemble du Maghreb-Sahara). De nos jours, seuls les Touaregs l'utilisent encore (*tifinagh*). Mais, curieusement, à aucune période de l'Histoire et en aucun lieu, il ne semble que cette écriture ait servi de support à une production littéraire, ni même à la fixation de la mémoire collective d'un groupe (chroniques historiques par exemple). Partout, depuis l'aube de l'Histoire, lorsqu'il s'est agi de rédiger des documents écrits consistants, les Berbères ont eu recours aux langues et/ou aux alphabets des peuples dominants avec lesquels ils étaient en contact : punique, latin puis arabe. Dans l'Antiquité, l'utilisation de l'alphabet libyque est essentiellement funéraire et magico-religieux. De nos jours encore, chez les Touaregs, les *tifinagh* n'ont guère qu'une fonction symbolique (identificatoire, voire identitaire) et ludique (messages amoureux notamment) ; dans la vie quotidienne, on les utilise, au mieux, pour de courts messages utilitaires (rendez-vous, brèves informations commerciales...). Ce n'est qu'à date très récente que certains Touaregs, sous l'influence de la scolarisation française et/ou de l'écrit arabe, se sont mis à utiliser leur alphabet pour des documents plus longs (correspondance, petites nouvelles...).

Pourtant, les Berbères ont (et ont toujours eu) une tradition littéraire très vigoureuse et diversifiée : poésie, contes, légendes, devinettes et énigmes... Au moyen âge déjà, les auteurs arabes s'émerveillaient de la prolifération de cette littérature berbère (Ibn Khaldoun : *Histoire des Berbères*). Avant l'irruption de l'Occident avec la colonisation, tout ce patrimoine n'a été que très rarement fixé à l'écrit. La seule exception notable encore vivante est la tradition littéraire écrite (en caractères arabes) des Chleuhs du sud marocain. Il s'agit, pour l'essentiel, de poésies et légendes d'inspiration religieuse (hagiographie ou édification). Bien sûr, il a existé aussi, selon le témoignage des sources arabes, des productions (religieuses, historiques et même scientifiques) écrites en berbère dans tout le haut Moyen âge maghrébin et l'on en retrouve des traces en milieux ibadhite ; mais ces tentatives ne se sont nulle part stabilisées et maintenues pour donner naissance à une véritable tradition écrite. Même chez les Chleuhs, la littérature écrite reste l'apanage de milieux lettrés très restreints et elle a plutôt une fonction d'aide-mémoire pour les détenteurs de ce patrimoine que de support à une diffusion large.

Cette situation paradoxale et apparemment contradictoire (existence d'une écriture ancienne/absence de tradition littéraire écrite), on le sait bien, n'a rien d'exceptionnel et se retrouve sous d'autres cieux ; elle nous rappelle cependant que l'écriture peut exister et se maintenir sur d'autres bases qu'utilitaires ou littéraires.

Il faut donc attendre la période coloniale et la très forte influence de l'École et de la culture françaises pour que naisse une véritable production littéraire écrite en langue berbère. Qui est encore expérimentale et très inégalement développée selon les régions. Comme en bien d'autres matières, la Kabylie (Algérie) a une solide avance ; elle est suivie par le domaine chleuh (sud marocain) qui connaît aussi des expériences littéraires écrites non négligeables ; de beaucoup plus loin, par le monde touareg nigéro-malien et, timidement, par le Mzab. Ce "palmarès" est bien entendu, pour chaque région, le reflet direct du degré de prise de conscience identitaire et d'engagement dans la défense de la langue et de la culture berbère

(Cf Chaker 1989/90). Pour cette raison, notre propos se limitera, pour l'essentiel, à l'émergence de cette néo-littérature en Kabylie.

LES CONDITIONS ET LES FORMES

L'impact de la France

La quasi totalité de l'aire d'extension de la langue berbère a été durant la période coloniale sous domination française. Seuls font exception les îlots berbérophones de Libye et d'Égypte. En Algérie du nord, cette inclusion dans l'orbite française a duré plus d'un siècle et a été renforcée par un ensemble de facteurs d'intégration et d'acculturation très puissants :

- présence locale d'importantes populations française ou européenne ;
- administration française directe ;
- conscription très large avec participation aux guerres de la France (campagnes coloniales, 1914-1918, 1939-1945, "Indochine"...);
- émigration très importante et ancienne vers la France (elle commence dès le début du XX^e siècle),
- scolarisation en langue française significative.

Une telle situation, on s'en doute, n'a pas été sans effets sur la langue berbère, sur le développement de la connaissance en matières berbères et, surtout, sur le rapport des berbérophones à leur langue.

Le passage à l'écrit : une volonté déjà ancienne.

C'est sans doute la tendance la plus anciennement repérable et la plus permanente chez les berbérissants et militants autochtones. Dès le début du siècle, la volonté d'opérer le passage à l'écrit se traduit par la publication d'importants corpus littéraires ou de textes sur la vie quotidienne par les premiers instituteurs et membres des élites formées par l'École française. Boulifa peut être considéré comme le premier prosateur kabyle : sa *Méthode de langue kabyle* (1913) comporte plus de 350 pages imprimées de textes berbères non traduits, composés directement à l'écrit par l'auteur.

La première grande impulsion pour le passage à l'écrit en Kabylie date donc du début du siècle. Dans le domaine littéraire, surtout, le support écrit imprimé commence à suppléer significativement à la transmission orale et à la mémoire collective. Car les conditions de production et de diffusion de la littérature sont profondément affectées par les bouleversements socio-économiques et politiques que subit la Kabylie dans la dernière moitié du XIX^e siècle. Les anciens bardes, semi-professionnels itinérants, disparaissent très vite, le tissu tribal qui portait cette production littéraire très socialisée s'effondre. Les premières générations d'instituteurs kabyles arrivent donc, au tournant du siècle, à un moment charnière qui les met en position d'assurer le relais dans la transmission du patrimoine. On sait le rôle décisif qu'a joué le *Recueil de poésies* de Boulifa dans la transmission et la conservation de l'œuvre du grand poète Si Mohand et de nombreux autres poètes anciens. Mouloud Feraoun en a témoigné avec émotion :

«..On le conserve comme double d'une mémoire sujette à l'oubli. Il est "le livre" des jeunes Kabyles.» (1960 : 11).

La chaîne des instituteurs kabyles.

Les pionniers de la "défense et illustration de la langue berbère" appartiennent **tous** aux toutes premières élites kabyles formées à l'École française ; chez eux, l'éveil identitaire est avant tout culturel et emprunte d'abord la voie de la production scientifique (langue, littérature, histoire berbères...). Cette première vague comporte un grand nombre d'instituteurs ; le plus notoire est sans conteste Amar ou Saïd Boulifa, auteur d'un *Recueil de poésies kabyles* (1904), d'une *Méthode de langue kabyle* (1897 et 1913) et de nombreux autres travaux ethno-historiques.

Il ne s'agit pas d'un cas (ou de quelques cas) isolé(s). Certes, peu ont atteint la notoriété et le statut universitaire d'un Boulifa, mais ils ont été très nombreux, dans les générations successives d'instituteurs jusqu'à l'indépendance, ces intellectuels kabyles qui ont éprouvé et entretenu une passion pour leur culture et leur langue.

Ces premiers travaux autochtones diffusent l'écrit dans la société kabyle à un niveau jamais atteint jusque-là car, contrairement au domaine chleuh, il n'existait pas en Kabylie de tradition antérieure de graphie berbère en caractères arabes (du moins les cas sont-ils toujours exceptionnels). Et au-delà des usages effectifs -cet écrit reste essentiellement passif-, l'impact symbolique en aura été décisif pour la valorisation de la langue en matérialisant l'idée que : "le berbère, ça s'écrit !".

La scolarisation ancienne et relativement forte en Kabylie -assurée par ces mêmes instituteurs souvent "berbérisants"- fait que ce mouvement de "sensibilisation à l'écrit berbère" a touché des couches non négligeables de la société. La pratique écrite du berbère, le savoir berbère moderne n'est pas confiné à une élite restreinte, de niveau universitaire. Sans que l'on puisse parler de phénomène de masse -on en est bien loin-, il concerne cependant des milieux d'instruction très moyenne, voire primaire, de condition souvent modeste.

Les écrivains d'expression française

Plus récemment, dans cette veine "culturaliste", fortement liée aux métiers de l'enseignement et de l'écriture, certains noms sont devenus illustres en tant qu'**auteurs de langue française** : Jean et Taos Amrouche, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri... Bien sûr, cette notoriété est d'abord liée à une oeuvre de langue française, mais tous ont, parallèlement à la création littéraire, toujours affirmé leur ancrage dans la culture berbère et concrètement oeuvré pour elle par un travail constant de promotion. Les *Chants berbères de Kabylie* (1939) de Jean Amrouche, *Les poèmes de Si Mohand* (1960) de Mouloud Feraoun, *Le Grain magique* (1966) de Taos Amrouche, les *Isefra de Si Mohand* (1969) et les *Poèmes kabyles anciens* (1980) de Mammeri sont les grandes dates de cette action.

Par delà le contenu et les connotations "berbérisantes" de leurs oeuvres françaises, leur notoriété littéraire a puissamment aidé à la valorisation du patrimoine et très efficacement contribué à légitimer le processus social de passage à l'écrit. Leur action de fixation et de diffusion à l'écrit de la poésie traditionnelle berbère a été d'autant mieux reçue qu'ils étaient des écrivains de langue française reconnus.

Les militants

Le souci de définir et de diffuser une graphie usuelle du berbère touchera également les militants politiques du PPA-MTL. Mohand Ameziane Khelifati élabore un alphabet berbère original dès 1930. Entre 1945 et 1950, tous les auteurs de chants nationalistes en langue berbère, notamment le plus productif d'entre eux, Idir Aït-Amrane (Cf Chaker 1986), se penchent sur ce problème et proposent des systèmes de graphie (latine), parfois assez ingénieux, qui révèlent en tout cas une réflexion et une information linguistique sérieuse.

Vers 1945-50, la diffusion de l'écrit à base latine -en-dehors de tout enseignement formalisé en Kabylie- est suffisamment avancée pour que de nombreux membres de ces élites instruites kabyles soient capables de composer et écrire le texte de chansons (les "berbéro-nationalistes"), de noter des pièces de poésie traditionnelle. Dans une mouvance différente, Belaïd At-Ali -qui n'était pas l'un des plus instruits (sur ce précurseur autodidacte, voir *Etudes et documents berbères*, 2, 1986)- rédige à la même époque (avant 1950) ce qui doit être considéré comme la première oeuvre littéraire écrite kabyle : *Les cahiers de Belaïd*, recueil de textes, de notations, descriptions et réflexions sur la Kabylie tout à fait exquises (une sorte d'anticipation, en kabyle, de *Jours de Kabylie* de Feraoun).

La période actuelle (l'après-indépendance)

Le mouvement de production s'est poursuivi, avec un net regain depuis 1970, si bien qu'il existe actuellement :

- des traductions-adaptations en berbère d'oeuvres littéraires internationales ou maghrébines :
Brecht, *L'exception et la règle* ; Molière, *Tartuffe*, *L'avare* ; Beckett, *En attendant Godot* ; Kateb, *Mohammed prend ta valise*, *La guerre de 2000 ans* ; Feraoun, *Jours de Kabylie...*
- des oeuvres littéraires originales :
 - _ des pièces de théâtre, Kabylie : *tacbalit...* ; Maroc : *Ussan semmidnin* (Safi) ;
 - _ des recueils poétiques : Maroc : Moustouai, Idbelkacem, Akhyat, Azayko... ; Mzab : Fekkar ; Kabylie : Hmed-Zayed, Mekki, U Muh...
 - _ des romans (Kabylie) : Aliche, Sadi, Mezdad...
 - _ des essais historiques en kabyle (Hmed-Zayed, Bilek...) et en touareg (Alojaly).
 - _ et, depuis quelques mois, un embryon de presse politique (*Asalu*, *Amaynut*) initiée par les partis à implantation essentiellement berbère (RCD, FFS).

On peut désormais parler d'une littérature écrite berbère. Elle est, bien sûr, encore modeste et se constitue sous nos yeux, mais on ne doit pas perdre de vue dans son évaluation qu'elle est née et s'est développée dans des conditions extrêmement défavorables.

Le rôle de l'émigration : l'édition en exil

En Algérie, jusqu'à la libéralisation politique consécutive aux émeutes d'octobre 1988, l'expression écrite a toujours été étroitement surveillée : contrôle absolu et direct sur la presse, monopole strict de l'Etat sur l'édition et la diffusion. Les assouplissements récents (apparition de quelques éditeurs privés) ne commencent à avoir des effets sensibles que depuis moins de deux ans.

Alors qu'il existait à Alger une tradition ancienne d'édition dans le domaine berbère, il y est mis un terme brutal à l'indépendance et la quasi totalité des publications berbères après 1962 paraît en France. M. Mammeri publiera ses ouvrages berbères chez Maspéro (1969, 1976, 1980) et toute la production berbérissante d'origine algérienne se fera en France dans les cadres associatifs et/ou universitaires.

Cette édition berbère émigrée, bien qu'elle ne soit pas commercialisée par les canaux officiels, a eu un impact certain dans le pays d'origine où elle a circulé relativement bien. Surtout, en matière littéraire, la "militance" berbère émigrée en France a été, dans le courant des années 70 et 80, à la fois un lieu de repli et un véritable laboratoire d'expérimentation : c'est en France qu'est né le théâtre berbère (avec Mohya), c'est dans ce pays qu'ont été édités (et le plus souvent rédigés) les premiers romans et les premiers recueils de poésie écrite (Hmed-Zayed...).

La question de l'alphabet

Dans ce processus de "passage à l'écrit", la question de l'alphabet usuel est loin d'être définitivement résolue : numériquement, la notation à base latine, d'origine scientifique, est prédominante parce qu'elle est utilisée, de façon presque exclusive par les Kabyles et les Touaregs. Mais l'alphabet arabe est bien représenté au Maroc et au Mzab où presque toutes les productions récentes sont notées dans cette écriture.

Parallèlement, certains milieux militent activement -même s'ils ne sont pas encore très productifs ni largement reconnus- pour le retour au vieil alphabet berbère (*tifinagh*). Insérés dans une aire de vieille culture scripturaire, les Berbères ont depuis toujours vu leur langue et leur culture dévalorisées par leur statut d'oralité. C'est ainsi que l'on peut expliquer l'existence dans la sensibilité berbère de ce courant qui prône le retour aux *tifinagh*, qui présentent le double avantage de marquer l'appartenance historique incontestable de la langue berbère au monde de l'écriture et d'assurer la discrimination maximale par rapport aux cultures environnantes puisque cet alphabet est absolument spécifique aux Berbères. En exhumant cette antique écriture ces militants berbères se donnent une arme particulièrement efficace dans un environnement où l'écriture est mythifiée, voire sacralisée. Et comme cet alphabet berbère est

attesté depuis la proto-histoire, les Berbères accèdent ainsi à l'Histoire et à la Civilisation antérieurement à la plupart des peuples qui ont dominé le Maghreb, notamment les Arabes !

En tout cas, pour l'heure, même si l'on peut penser que ce sera la pratique sociale prédominante qui finira par l'emporter, la question du système graphique reste ouverte et peut connaître des évolutions importantes en fonction de l'intervention ou de la non intervention des Etats dans ce champ.

LES INSPIRATIONS

"Le modernisme"

J'entends par là un effort permanent pour inscrire la culture berbère dans un champ de références modernes et universelles, pour les faire sortir de leurs sphères traditionnelles, rurales et familiales. La néo-culture et la néo-littérature berbères tendent, depuis au moins 1945, à faire du berbère un moyen d'expression et de création en prise avec les courants de pensée du monde moderne et de la culture universelle.

Les "berbéro-nationalistes" de 1945 sont fortement influencés par les expériences révolutionnaires et patriotiques étrangères : Révolution russe, résistance nationale irlandaise, traditions nationalistes européennes du XIX^e siècle. On traduit *L'internationale*, des poèmes romantiques allemands (Uhland, *Ich hatte einen Kamerad = ghuri yiwen umeddak°el...*). Comme on l'a vu, plus récemment, on a adapté Brecht, Beckett, Molière en kabyle. Ces expériences n'ont pas toutes la même portée, mais toutes ont en commun la volonté d'insérer la langue et la culture berbère dans la modernité, de s'appropriier les éléments fondamentaux du patrimoine historique, culturel et éthique international.

Une littérature de combat.

Exclue depuis des siècles des sphères du pouvoir et de l'Etat central avec lequel les Berbères ont été en conflit quasi permanent, la culture berbère véhicule une tradition de résistance et de dissidence très ancienne (Cf Chaker 1989). Dans la période contemporaine, cette donnée fondamentale -qui définit un paysage culturel très éloigné de l'arabo-islamisme orthodoxe urbain- n'a fait que s'accroître : du fait du contexte culturel et politique, chanter, parler en public, écrire en berbère est en soi un engagement. Il s'en suit que la néo-culture berbère est globalement d'une tonalité très critique. On y trouve les traces de tous les combats récents et actuels : lutte anti-coloniale, critique sociale et politique, affirmation identitaire, critique de la religion, de l'arabisation, anti-militarisme (*Le déserteur* de Boris Vian est traduit et chanté en kabyle), revendication féministe...

De plus, l'exclusion officielle a fait que la création berbère s'est développée le plus souvent hors des cadres institutionnels : elle en acquiert une grande autonomie par rapport à l'idéologie et à la culture officielles. Depuis l'indépendance, la culture berbère constitue en Algérie un espace de liberté conquise, un refuge et un support pour la pensée non conformiste ou dissidente. La formule de Louis-Jean Calvet (1974), "La langue, maquis du peuple", décrit particulièrement bien la situation berbère. Le degré de violence qu'atteint la critique du pouvoir politique et de ses pratiques, de la répression, de la religion officielle... dans la nouvelle littérature kabyle est à peu près inconcevable dans la production en langue arabe ou française.

La quête identitaire.

Mais la clef de voûte, l'inspiration permanente est indiscutablement la quête identitaire. Recherche du moi individuel et du nous collectif face à l'arabité et à l'arabisme négateur, face à l'Occident aussi, elle prend des formes diverses : quête mythologique, plutôt désespérée chez Aliche (1980 et 1986) ou parcours de combat chez Sadi (1983). Chez tous, l'Histoire, le Groupe sont convoqués, interpellés, et sommés de pallier la défaillance passée. Même si

certain auteurs ont une inspiration plus personnelle, plus nostalgique aussi (Mekki), globalement on a affaire à une littérature qui pose la question de l'**existence berbère, du destin berbère**, autour du thème-pivot angoissé : allons-nous disparaître, que faire pour préserver la chaîne de transmission ?.

*

Littérature de combat, littérature d'affirmation et de quête identitaire, expression d'un groupe menacé, l'avenir de cette production sera évidemment étroitement dépendant du devenir socio-politique des populations berbérophones et du statut (juridique et réel) de leur langue et de leur culture. On peut cependant penser qu'un saut qualitatif, sans doute irréversible, a été accompli **au moins dans le domaine kabyle**. Non seulement cette néo-littérature existe et se développe, mais tout indique qu'elle répond à une demande sociale forte, dans une région réceptive, à très fort taux de scolarisation et à conscience identitaire aiguisée.

* * *

SIGLES

- FFS : Front des forces socialistes (parti politique d'opposition ; fondé en 1963 par Hocine Aït-Ahmed).
- GEB = Groupe d'études berbère, Université de Paris-VIII (Vincennes) ; publie la revue *Tisuraf* jusqu'au début des années 1980 ; le GEB est à l'origine de la création de la coopérative berbère Imedyazen qui a été un agent très actif dans le domaine de l'édition berbère émigrée.
- PPA-MTLD : Parti du peuple algérien (nationalistes radicaux), fondé à Paris en 1937 ; puis MTLD : Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques.
- RCD : Rassemblement pour la culture et la démocratie (parti à base "berbériste", fondé en février 1989. Dirigé par le Dr Saïd Sadi).

BIBLIOGRAPHIE

En matière de langue et littérature berbère, on consultera la "chronique berbère" de *Annuaire de l'Afrique du Nord*, Paris, Editions du CNRS :

- CHAKER (Salem) : 1981 et suiv. . Langue et littérature berbères. Chronique des études, *Annuaire de l'Afrique du Nord*, XX (et suiv.).
- GALAND (Lionel) : 1965 à 1979 - Langue et littérature berbère. Chronique des études, *Annuaire de l'Afrique du Nord*, IV à XVIII. Les chroniques I à XIII sont parues sous la forme d'un ouvrage indépendant : *Langue et Littérature berbères. Vingt cinq ans d'études*, 1979, CNRS.

*

- BENBRAHIM (Melha) : 1982 - *La poésie kabyle et la résistance à la colonisation de 1830 à 1962*, Thèse de Doctorat de 3ème Cycle, Paris, EHESS.
- BENBRAHIM (Melha)/MECHERI-SAADA (Nadia) : 1981 - Chants nationalistes algériens d'expression kabyle..., *Libyca* [Alger], XXVIII-XXIX.
- BOULIFA (Amar ou Saïd) : sur l'oeuvre et la vie de Boulifa, voir : *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 44 [*Berbères : une identité en construction*], 1987 : "Dossier sur les précurseurs".

- CALVET (Louis-Jean) : 1974 - *Linguistique et colonialisme. Petit traité de glottophagie*, Paris, Payot.
- CAMPS : 1978 - Recherches sur les plus anciennes inscriptions libyques d'Afrique du nord et du Sahara, *Bulletin archéologique du Comité des Travaux Historiques*, n.s., 10-11 (1974-1975).
- CHAKER (Salem) : 1984 - *Textes en linguistique berbère. (Introduction au domaine berbère)*, Paris, CNRS.
- CHAKER (Salem) : 1985 - Berbérité et émigration kabyle, *Peuples méditerranéens*, 31-32.
- CHAKER (Salem) : 1986 - Aït-Amrane, *Encyclopédie berbère*, 3, Aix-en-Provence, Edisud.
- CHAKER (Salem) : 1988 - Le berbère, une langue occultée, en exil, *Vingt-cinq communautés linguistiques de la France. 2. Les langues immigrées*, Paris, L'Harmattan.
- CHAKER (Salem) : 1989 - Une tradition de résistance et de lutte : la poésie berbère kabyle. Un parcours poétique, *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, 51/1, 11-31.
- CHAKER (Salem) : 1989/90 - *Berbères aujourd'hui*, Paris, L'Harmattan / *Imazighen ass-a*, Alger, Bouchène.
- FERAOUN (Mouloud) : 1960 - *Les poèmes de Si Mohand*, Paris, Edit. de Minuit.
- *Langue berbère. Initiation à l'écriture* : 1979, Paris, Imedyazen-GEB. (Réédité en Algérie sous le nom de l'auteur : R. ACHAB, *Tira n tamazight*, 1990).
- MAMMERI (Mouloud) : 1969 - *Les isefra, poèmes de Si Mohand ou Mhand*, Paris, Maspéro.
- MAMMERI (Mouloud) : 1980 - *Poèmes kabyles anciens*, Paris, Maspéro.
- *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée* [Aix-en-Provence] : 1987, n° 44 - *Berbères : une identité en construction*, [dirigé par S. Chaker].

*

Oeuvres de néo-littérature citées :

- AKHYAT (Brahim) : 1989 - *Tabratt* (poésies), Rabat, Amrec.
- ALICHE (Rachid) : 1981 - *Asfel* (roman), Lyon (Mussidan), Fédérop.
- ALICHE (Rachid) : 1986 - *Faffa* (roman), Lyon (Mussidan), Fédérop.
- ALOJALY (Ghoubayd) : 1975 - *Attarikh n Kel-Denneg/Histoire des Kel-Denneg*, Akademisk forlag, Copenhague.
- HMED-ZAYED (Idir) : 1981 - *Isefra umehbus*, Paris, Tisuraf-Imedyazen.
- BELAID (At Ali) : 1963 - *Les Cahiers de Belaïd*, Fort-National, FDB (2 vol.).
- FEKKAR (Hammou) : 1985 - *Imttawen n lferh* (poésies), Ghardaïa.
- IDBELKACEM (Hassan) : 1986 - *Taslit n unzar* (poésies), Rabat.
- IDBELKACEM (Hassan) : 1988 - *Imarayen* (nouvelles), Rabat.
- MEZDAD (Amar) : 1990 - *Id d wass* (roman), Alger, Azar/Asalu.
- MEKKI (Arezki) : 1983 - *Le pain d'orage de l'enfant perdu* (poésies), Sherbrooke, Naaman.
- MOHYA (Muhend U Yehya, dit) : traducteur-adaptateur et auteur de nombreuses pièces de théâtre, notamment :
 - Brecht : *L'exception et la règle (Llem-ik ddu d udar-ik)*, Paris, Tizrigin Tala, 1974
 - Molière : *Le médecin malgré lui*, in *AWAL*, 2 et 3, 1986, 1987.
- MOUSTAOUÏ (Mohammed) : 1976 - *Iskrif* (poésies), Casablanca.
- MOUSTAOUÏ (Mohammed) : 1988 - *Asays* (poésies), Rabat.
- SADI (Saïd) : 1983 - *Askuti* (roman), Paris, Imedyazen.
- SAFI (M.A. Al-) : 1983 - *Ussan semmidnin*, Casablanca.
- U MUH (Mezyan) : 1989 - *Targit umedyaz* (nouvelles et poésies), Paris, Abrid-a.